

# NOTES DE LECTURE

---

Jean-Pierre Chevènement. *Une certaine idée de la République m'amène à...* Paris, Albin Michel, 1992, 307 p.

Par une formidable manipulation des médias, et surtout de la télévision — une revanche sur le rôle indépendant de la presse américaine dans l'évolution de la guerre du Vietnam —, l'équipe de George Bush avait réussi à faire oublier aux opinions publiques, éblouies et crétinisées par la débauche iconique de l'appareillage militaire, les articulations historiques et politiques de la guerre américaine du Golfe. Plus que jamais le traitement médiatique soutenu par le « mal-traitement » des cohortes d'intellectuels à la mode, devenus « organiques », avait été un « remake » de western : soudain sur un écran, surgissant de nulle part, apparaissent les protagonistes-comparses, pour disparaître, deux heures plus tard, dans le néant cathodique. La « guerre propre » tue en silence et ne laisse pas de trace. De tous ceux qui vibrèrent à l'unisson des tambours de guerre, combien se souviennent encore, paraît-il, de fonder le « nouvel ordre mondial ». En fait de maquiller un nouveau désordre planétaire sous la houlette \* de Washington... Pour l'Irak, une population et une société déchirées et désarticulées alors qu'elles entraient progressivement en modernité, et que les effets de celle-ci se répercutaient inexorablement sur les pouvoirs ; une « URSS » incapable d'inventer des étapes transitoires à l'entrée maîtrisée en démocratie réelle, et non formelle et sujette à un désordre économique, politique, militaire, culturel et social indescriptible ; les incendies qui se rallument dans les Balkans, aux portes d'une Europe qui s'engage cahin-caha dans la construction d'un édifice communautaire ; des nostalgiques du III<sup>e</sup> Reich qui avancent masqués ou à visage découvert, et qui considèrent, ni plus ni moins que la « chute du communisme » signifie... la réhabilitation, sinon la victoire posthume du nazisme ; un « Sud » qui s'étirole et devient exsangue sous le bec des vautours domestiques ou apatrides qui érigent le pillage en système ;

\* Bâton à l'usage des bergers terminé par une sorte de cuiller en fer pour lancer de la terre aux animaux qui s'écartent...

des guerres civiles réelles ou potentielles dont les feux s'allument un peu partout, un peu partout également, le gommage de la mémoire intelligente par des mémoires dites « collectives », paradoxalement manipulées par des politiciens minoritaires et surarmés s'érigeant en dépositaires de « l'identité... ».

Jean-Pierre Chevènement remet d'abord les pendules à l'heure. L'équipe dirigeante américaine qui, rappelons-le, n'a obtenu l'aval du Congrès qu'à cinq voix près (l'avenir du maïs et du bétail du Middle West avait priorité évidemment sur la Mésopotamie !), avait bien du mépris pour l'intelligence humaine en imposant sa logique de bande dessinée. Comment dissocier, en effet, l'effondrement du mur de Berlin et la réunification de l'Allemagne, les évolutions progressives de l'URSS qui aboutiront à sa décomposition et l'auto-érection des États-Unis en gendarme du monde de la tragédie irako-koweïtienne ? Comment ne pas suivre J.-P. Chevènement dans son analyse des interactions qui ont bouleversé l'équilibre du monde tel qu'il s'était progressivement reconstruit après le deuxième conflit mondial et les accords de Yalta.

De ce processus de déconstruction, l'ancien ministre français de la Défense, puisant aux sources d'information situées au cœur même des centres de décision, et maniant avec dextérité les moyens de la dialectique, nous donne souvent, sous l'art séducteur de la formule, une analyse fine des conditions du conflit. Même s'il arrive au lecteur échaudé par certaines « écoles orientalistes » de rester dubitatif lorsque le propos flirte avec le romantisme. « *L'âme* » des « *pays d'Islam du Maroc à l'Indonésie* » est peut-être une illusion intellectuelle due à une erreur de parallaxe. Quant à « *la fleur délicate du patriotisme libanais, ce subtil mélange de tradition ottomane et de républicanisme à la française* », elle portait peut-être déjà en elle les effluves mortelles qui l'ont aujourd'hui fanée.

Au détour de l'analyse du « suicide du centre soviétique », J.-P. Chevènement corrige les errements de la nouvelle vulgate qui assimile le nazisme et le communisme. « *Le communisme ne prétendait pas rompre avec les valeurs universelles de l'humanité mais les accomplir (...). Le nazisme — à la différence du communisme — ne s'est pas suicidé. Il a dû être terrassé par la plus grande coalition militaire de tous les temps. Le communisme avait poussé, quant à lui, sur le terreau culturel des Lumières. Les valeurs qu'il invoquait souvent pour mieux les piétiner ne différaient pas de celles reconnues par les démocrates.* »

Mais sur le nationalisme arabe il est malaisé de le suivre. Non, avec la chute de l'URSS, ce n'est pas ce nationalisme qui se retrouve orphelin mais des régimes ambivalents dévoyés en dictatures. Les ressourcements du nationalisme arabe, il faut d'abord les rechercher dans les influences des Lumières et dans leur prolongement au XX<sup>e</sup> siècle, au sein des élites de l'Empire ottoman. Ils tiennent en deux mots chers à J.-P. Chevènement : la République, croyance au débat, à la puissance de l'éducation, à la liberté des partis et des syndicats, au rôle du citoyen ; la nation, c'est-à-dire d'abord la « *légitimité de la défense nationale* ».

L'ancien ministre expose ses positions lors du conflit. Il montre aussi ce qui un

an plus tard est devenu une évidence : la guerre — et sa logique — fait naître sans cesse des problèmes plus insolubles que ceux qu'elle prétend résoudre. Le devoir d'intelligence politique qu'il invoque met à nu les mensonges et les hypocrisies de la guerre. En une jolie formule il constate que le droit de l'Empire a pris le pas sur l'empire du droit. L'Empire ? Américain, bien sûr, maître d'un système newtonien dont J.-P. Chevènement analyse les grandes pesanteurs, les astres et les satellites, notamment dans les pays du « tiers monde » où désormais Washington dispose d'une majorité quasi automatique, très utile à l'ONU. L'analyse n'est cependant pas dénuée parfois de paternalisme.

Les références gaulliennes sont permanentes. S'il cite de Gaulle qui avait anticipé très tôt la soif américaine de pouvoir (« ... le jour où les Américains se verront consciemment les maîtres du monde, vous verrez jusqu'où ira leur impérialisme... » — de Gaulle à André Malraux en 1969), il tire pour leçon de son analyse de l'état du monde qu'il faut « à nouveau inventer l'exception française ». C'est ici justement que la démarche de J.-P. Chevènement se replie sur ses convictions idéologiques. Et si l'analyse de l'ordre du monde qui a résulté de l'effondrement de l'ex-URSS et de la surpuissance américaine est d'une implacable rigueur, la réponse au défi laisse perplexe.

Cette réinvention de « l'exception française » passe, selon J.-P. Chevènement, par un retour aux valeurs républicaines, à l'indépendance, à l'esprit de liberté, à l'idée d'une nation citoyenne, contre la conception romantique d'une nation « à l'allemande », de langue, de sol et de sang. Mais n'y a-t-il pas là un autre romantisme à vouloir transformer les valeurs de la Révolution française en baguette magique d'où sortira la restauration de l'identité nationale parée des vertus de la démocratie et de la République ? N'est-ce pas au nom de ces mêmes valeurs que les aigles impériaux napoléoniens ont sillonné l'Europe, que se fit la campagne d'Égypte et, plus tard, les conquêtes coloniales ?

Ne faut-il pas au contraire faire appel à l'esprit de raison, à l'esprit critique, à celui des Lumières pour réinventer, non « l'exception française » comme un ultime « baroud d'honneur », mais de nouvelles formes de solidarité politique entre les nations elles-mêmes ? Dans ce cas les valeurs démocratiques et républicaines, loin d'apparaître comme une crispation dogmatique, seraient l'armature même du nouvel édifice, en construction perpétuelle. Il y a en effet deux manières d'envisager la construction européenne. La première consisterait, sous forme douce, à reproduire le schéma ex-soviétique d'une solidarité de citoyens mythiques, pris entre l'adhésion romantique et la poigne coercitive des appareils. Dans ce cas, le masque de l'unité recouvrirait à peine le grouillement désagrégateur des peurs, des fantasmes, des frustrations et des inégalités habillées de sentiments identitaires qui ne manqueront pas de resurgir souvent dans des conditions inouïes de barbarie. L'ex-« bloc de l'Est » n'a pas fini d'en être l'illustration mortelle. L'autre manière consiste à reconnaître l'unité européenne comme une nécessité politique et un mouvement historique où les acteurs, devenus sujets de leur histoire, assumeraient

le rôle dynamique principal dans la diversité, la complexité et même leur caractère conflictuel et différencié : marchands, travailleurs, politiques, syndicats, partis, etc.

Cette unité n'est ni évidente ni inéluctable, et il existe au sein de l'Europe des forces de désagrégation qui risquent, si le contexte s'y prête, d'être aussi destructrices demain que l'est aujourd'hui le surgissement renouvelé des vieux démons balkaniques.

Aussi s'agit-il peut-être d'abord d'inventer l'exception humaine capable de faire référence et sillage. Où le combat contre les inégalités serait l'effet d'une double démarche solidaire contre les exclusions. Où la « mémoire collective » serait la ressource d'un enrichissement des cultures et non l'alibi de nouvelles barbaries. Où les citoyens seraient acteurs et non pas agrégats manipulés par des minorités violentes de démolisseurs dont la soif d'indépendance ne s'épanche que de sang.

Le défi n'est-il pas en effet de prouver qu'entre les expressions identitaires brutales et sanglantes de l'hégémonie d'une superpuissance qui s'accommode bien, semble-t-il, du désordre mondial, il existe une voie à creuser. Celle du respect des diversités dans la quête des unités solidaires. A contretemps désormais de la désagrégation dominante. Tel est peut-être l'enjeu principal de l'utopie européenne.

Rudolf EL-KAREH